

The background of the cover is a dark, textured red. On the left, a close-up of a vampire's face with pale skin and blue eyes is shown. In the background, a figure in a long, dark robe with arms outstretched is visible. The overall mood is dark and mysterious.

**JEANNE-A
DEBATS**
**MÉTAPHYSIQUE
DU VAMPIRE**



HÉLIOS

MÉTAPHYSIQUE DU VAMPIRE

(EXTRAIT)

© **Éditions ActuSF**, collection Hélios, août 2015

45, chemin du Peney, 73000 Chambéry

www.editions-actusf.fr

ISBN : 978-2-917689-91-2 // EAN : 9782917689912

Métaphysique du vampire

*À R.C.W. & S.L. qui apprécieront ce vibrant hommage
à sa juste valeur...*

Rome, 1^{er} février 1969.

— C'est un monstre, il est totalement inhumain !

La prochaine fois qu'on me sort une connerie de ce genre, je jure que j'ouvre mon cran d'arrêt et que je donne une leçon d'humanité bien comprise à l'abruti qui l'aura proférée. Je ne me rappelle pas avoir entendu parler de monstres canins ou félins. La monstruosité, c'est une caractéristique typiquement humaine. Les tigres ont juste faim, eux. Mais le mal pour le mal... le mal con en plus, c'est humain, très humain. Trop humain même, je ne sors pas de là. Quelqu'un a dit « L'homme est capable d'horreurs comme de merveilles, mais c'est surtout dans l'horreur qu'il est merveilleux », moi je peux le prouver. C'est mon travail de traquer les monstres. J'en ai connu beaucoup. Brièvement.

Ils étaient tous humains à la base.

Et puis, il y a moi.

— Ce sera difficile, je ne vous le cache pas, reprend le présent abruti qui se trouve être mon client. Il a détruit ses documents avant de disparaître et nous n'avons que de vagues descriptions à vous fournir. Toutefois, nous saurons, mes amis et moi-même, vous dédommager de votre peine.

Il me balance ça d'un ton royal, avec une morgue hautaine qui peine pourtant à dissimuler le malaise que mon physique instille dans son inconscient. Mon mètre quatre-vingt-dix-huit, mes cheveux platine, mes yeux bleu glacier fichés dans un visage ferme et régulier sont des avantages certains lorsqu'il s'agit de chasse ou de séduction ; en revanche, j'envisage sérieusement de porter une cagoule pour rencontrer certains de ces nouveaux clients qu'on m'envoie. Je les déstabilise. De nos jours, les petits bruns minces au regard velouté par-dessus un nez en bec d'aigle ont tendance à se méfier instinctivement des grands blonds baraqués. On ne peut pas leur en vouloir. À leur niveau, ce serait peut-être même un avantage évolutif, une mutation en vue de la survie de l'espèce.

Je déconne bien sûr, ça impliquerait que les types dans mon genre souffrent d'une impulsion génétique à les enfermer dans des pièces étanches quelques secondes avant d'ouvrir le gaz. Or, malgré quelques résurgences de préjugés locaux issus de ma prime jeunesse, je ne ressens rien de cet ordre, je le jure. Mais j'ai parfois l'impression que c'est bien ce qu'ils s'imaginent.

Il ne me plaît pas ce client-là, alors je ne lui facilite pas la tâche : je ne réponds pas. Je me contente de le regarder. Il se retient de se dandiner et se lance précipitamment dans un récapitulatif des habitudes connues de mon gibier et des derniers endroits où on l'a aperçu. Il meuble. Quand il en arrive à la composition de l'ultime petit déjeuner de ma cible, je le coupe dans son élan :

— Tout est dans le dossier, je présume ?

Il opine sans ajouter un mot. Il a compris. Il me déplaît moins, du coup. Je déplie ma carcasse du fauteuil Empire où

je faisais des efforts désespérés pour avoir l'air moins grand. Il déglutit tandis que je le toise :

— Je vous contacterai.

Je m'éclipse sans le saluer. Je suis quelqu'un de plus civilisé de coutume. J'y tiens beaucoup. J'estime que la bienséance est l'une des Grandes Conquêtes de l'Homme, et peut-être celle qui l'a préservé de la destruction jusque-là. Si je devais me présenter, je commencerais comme dans certaine chanson enregistrée l'an dernier par de facétieux musiciens qui ont tant défrisé mes patrons : « Je suis un homme de bien et de goût. »

Mais avec les types comme mon client, la politesse ne sert à rien. J'ai beau me faire aussi inoffensif et courtois que possible, je leur colle les foies quand même. Ça m'énerve.

C'est pourtant l'une des têtes pensantes du Mossad, les services secrets israéliens, que j'ai eue en face de moi. J'ai jeté un œil à son dossier quand le secrétaire de la Curie m'a convoqué. Résistant et héros de guerre, il a connu les camps. Une fine ligne de chiffres bleus sur le poignet maigre dépasse de sa manche de chemise impeccable. Mais je le terrorise et j'ai horreur de ça. Je n'aime pas la peur, elle donne une odeur épouvantable aux gens. Et je n'y peux rien si je suis né à Rennes, en un siècle où la mode était au quasi-viking garanti sur facture !

C'est mon Employeur qui lui a refilé mon contact. J'adore le Vatican : un vrai concentré d'humanité. D'un côté, ils exfiltrèrent les nazis en fuite, de l'autre, ils prêtent leur plus ancien et plus efficace limier au Mossad pour mettre la main dessus. Il y a sûrement une logique ineffable là-dessous, seulement ne me demandez pas laquelle. On peut arguer bien sûr des nombreuses factions au sein de la Curie pour justifier le paradoxe,

cependant ce n'est valide que jusqu'à un certain point : celui où les différentes chaînes de commandement se réunissent sous une même calotte. La question est de savoir si elle est pourpre ou blanche, la calotte ; personnellement, je m'en fous.

Je fais mon travail. C'est tout. Parfois il me plaît, parfois non.

Puisqu'il paraît que de toute façon, je suis damné, je m'assure de mon mieux le paradis sur Terre : des copains, de la musique, de bons livres, une proie de temps en temps. Je ne vais pas plus loin et ça dure depuis cinq cents ans. Mes pareils plus métaphysiques ont tendance à tourner franchement branques dès le second siècle. À ce moment-là, je reçois un joli petit papier mitré portant leur nom en lettres rondes ; ce qui équivalait pour moi à une invitation à un dîner de gala que je mettrai bien cinquante ans à digérer.

J'ai découvert ça sur le tas : boulotter mes semblables est plus fructueux que suçoter de la jeune fille en fleur. Bonus, c'est moralement plus présentable. Même si l'une de mes dernières victimes a tenté de m'embrouiller avec le raisonnement suivant : le vampire, c'est du concentré de jeune fille justement, c'est cela qui rend le cocktail si efficace. J'ai interrompu le discours avant la fin qui promettait d'être juteuse, pourtant. Je n'aime pas vraiment quand les gens ont raison contre moi et j'aime encore moins discuter avec mon déjeuner.

D'ailleurs, j'évite au maximum de me laisser entraîner sur le terrain de l'analyse, j'ai remarqué que ça n'apporte aucun bien en général. Lorsqu'on commence à penser, on n'est jamais très loin de la métaphysique – qui rend dingue – comme je l'ai déjà dit. Pour vivre heureux et immortels, vivons stupides.

Et beaux.

J'ai un faible pour les beaux. De tous bords. De toutes races. Et même parfois de toutes espèces : je garde un souvenir ému d'un étalon lipizzan, cadeau de reconnaissance d'un inquisiteur cordouan, avec lequel j'ai vécu seize années de passion. Je parle du cheval, pas de l'inquisiteur. Je ne bande pas pour les inquisiteurs. Mais j'ai aussi arrêté les chevaux un certain temps, ils sont trop éphémères.

Faudrait pas s'attacher.

Dehors, l'hiver nous offre une soirée constellée d'étoiles frémissantes. Voilà qui annonce une nuit si délicieuse que c'est presque péché de devoir rentrer à la maison pour disséquer ce foutu dossier. Je transige en passant par les toits, l'air y est aussi pur qu'on peut le rêver à Rome. Mes appartements se trouvent dans le palais Gattopardo, propriété du Saint-Siège à la périphérie de la Cité Sainte et situé à quelques kilomètres de l'hôtel de mon client. Je n'en ai que pour cinq minutes, alors je me paye le luxe d'un petit détour par les hauteurs du château Saint-Ange afin de peloter le cul marmoréen de Michel rengainant son épée.

J'adore cette statue, le jour où je rencontre un homme aussi beau que ça, je crains bien de faillir à mon serment, malgré toutes les conséquences aussi néfastes que prévisibles.

À chaque nouveau pape, je suis censé aller me prosterner devant lui afin de réaffirmer mon allégeance. C'est un sale moment dont j'ai horreur. Me balader dans la Cité Sainte représente déjà un bel effort, mais je rentre systématiquement malade comme un chien de mes expéditions à Saint-Jean-de-Latran. J'ai beau me protéger, porter de grosses chaussures à

énormes semelles, m'envelopper dans des manteaux improbables, enfiler de lourds gants doublés de plomb et piqués au programme NBC italien, faire attention à mes gestes, il y a *toujours* un moment où ma peau nue entre en contact avec un objet consacré. Même l'air est pourr..., béni pardon, là-bas.

J'ai entendu dire qu'énormément de gens perdent la foi à Rome. (Alors qu'ils la découvrent à Jérusalem.) Il faut dire qu'il suffit de se promener dans la Basilique pour prendre conscience de l'ampleur des spoliations de la Sainte Église Catholique Apostolique et Romaine. Les fortunes colossales qui dévalent les murs sacrés en cascades de rutilants bijoux sacerdotaux, œuvres d'art inestimables et autres instruments du culte quasiment en diamant pur, ça fiche un coup, je suppose, quand on est un minimum de bonne (hum) foi et qu'on se souvient que le Christ allait pieds nus.

En ce qui me concerne, une fois à genoux devant le type en blanc avec le chapeau rigolo, je dois jurer la main sur le cœur que je n'entraînerai jamais personne dans ma nuit immortelle. Je considère cette exigence comme assez paradoxale chez des gens qui enjoignent au reste de la planète de croître et multiplier ; mais après tout, ils ne se reproduisent pas beaucoup eux-mêmes. Et puis, je suis assez d'accord sur le fond : ce ne serait pas très intelligent d'augmenter le nombre de mes concurrents potentiels. Sans compter que, mes employeurs l'ignorent, mais j'en suis à peu près incapable : mon régime particulier me rend inapte à l'Offrande Obscure dans quatre-vingt-dix pour cent des cas. Il faudrait donc que je demande de l'aide à un congénère. C'est hors de question, nos relations ne sont pas assez... cordiales.

N'empêche que la pierre est vraiment très lisse au niveau des fesses du pourfendeur de dragons et d'épidémies ; ça fait si longtemps que je lui mets la main au panier à l'archange... Le seul endroit à Rome où je passe autant de temps, c'est l'Enfer, la bibliothèque interdite du Vatican. Depuis les Romains, les bons pères y enterrent avec une monomanie suspecte tout ce que la littérature produit d'un peu sulfureux. Je ne m'en lasse pas. Sans doute parce qu'elle est interdite, justement. Bien qu'au bout de deux ou trois cents ans, on pourrait s'agacer des recueils d'alchimie approximative ou des récits de sabbats alléchants au premier regard, mais décevants au final. Heureusement, depuis le dix-huitième siècle, certaines acquisitions compensent largement cet inconvénient mineur.

Je n'en ai eu que trop souvent l'occasion de peloter Michel ou de lire ces dernières années. Je dois confesser que j'ai connu des siècles plus vaillants que celui-ci. Après 1914, je n'ai pas dû quitter la Cité plus d'un mois et demi par an. Avant, c'était tout juste si je parvenais à m'assurer une petite quinzaine de vacances romaines tous les trimestres, je trimais sur la brèche en permanence. Mais dans tous les métiers, il y a des périodes de creux, et celle-ci se traîne depuis soixante-quatre ans.

Il faut croire que les monstres que je traque d'habitude se sentent un peu dépassés par leurs frères humains : le début de ce vingtième siècle a été assez chargé. Les hommes ont placé très haut la barre de la monstruosité et la révolution industrielle a causé beaucoup de mal à l'artisanat. Peut-être que liches, lamies, succubes, vampires et autres créatures exotiques autant que surnaturelles auront appris la discrétion, finalement, et, comme c'est tout ce que leur demande mon employeur...

C'est pourquoi cette petite sortie imprévue me réjouit assez. Même si la chasse au fonctionnaire nazi reste tout de même moins haletante que celle d'un vieil assassin millénaire malin comme un renard et cruellement raffiné comme on savait les élever de mon temps, ou plus simplement la remise dans le droit chemin de quelques affidés égarés et vaguement cannibales du Baron Samedi.

Je m'ébroue pour rassembler mes esprits en désordre. Ma tendance à la songerie s'est accentuée au fil des siècles, c'est inquiétant. Il m'est arrivé de demeurer impavide des heures sur ce toit, à contempler la Ville, l'œil fixe, si bien que le premier rayon de soleil me loupait de justesse au moment du réveil. Je saute de mon perchoir et fonce vers le Gattopardo.

Le vasistas que ma femme de ménage a pour instruction de laisser ouvert malgré ses préventions contre les cambrioleurs me permet d'accéder directement à mon bureau. J'atterris droit dans mon fauteuil. J'ouvre la grosse chemise cartonnée d'où dépassent des centaines de feuillets. Le papier pelure rappelle vaguement l'oignon avec sa consistance et son odeur un peu moisie.

Je soupire. C'est toujours comme ça. Ce doit être une forme de malédiction personnelle : si gros que soit le dossier que l'on me confie, la somme des renseignements réellement utiles à l'intérieur tient sur une feuille de papier à cigarette. Il faut vraiment éplucher tout l'oignon pour dénicher les trucs intéressants. À la fin, j'ai les yeux qui pleurent : je m'ennuie très facilement. En outre, la prose des services secrets, quel que soit le gouvernement commanditaire, est toujours épouvantable.

Cette fois, c'est le pompon : sur les trois cents pages de littérature administrative, il n'y a que deux lignes intéressantes. Une adresse. Le jour point quand je referme le tout. Je vais me coucher avec une migraine bétonnée et une déprime plombée. Lorsque je m'enferme dans le lit clos que j'ai importé à grands frais de ma Bretagne natale, je ne peux pas m'empêcher de faire le parallèle avec les wagons à bestiaux qui ont entraîné tant de gens vers la nuit et le brouillard. Je sens que je vais mal dormir.

Je sombre dans mes rêves avec un sale goût dans la bouche. Depuis mon premier siècle, je ne dors plus vraiment. Mon esprit passe la journée à vagabonder, toujours plus ou moins vaguement conscient de ce qui l'entoure, tandis que mon corps est confiné dans sa petite boîte à l'abri du soleil. C'est ainsi que je piste mes proies. Dans mes songes éveillés. Je suis ce troisième œil qui m'emporte jusque dans la tête de mes victimes et qui souvent me permet de voir par leurs yeux. Je n'ai toujours pas réussi à décider s'il s'agissait d'un don ou d'un handicap, certains esprits sont franchement répugnants. Les abominations que les gens sont capables d'inventer pour se dissimuler leur misère sexuelle...

Toujours est-il que je suis né avec la capacité de retrouver tous ceux dont je connais le visage ou le nom, où qu'ils soient. Je peux même les sentir dans mes songes, voire *à travers* l'esprit des gens qui les ont rencontrés. Gilles, celui qui me transmet la Soif Nocturne, en entendit parler ; il me sauta à la gorge à cause de cela. Il avait quelques revanches à prendre, mon don l'y aida au-delà de ce qu'il avait espéré. Il l'a regretté ensuite, lorsque j'ai commencé à le pister, lui aussi. Il s'en mordra les

doigts encore plus quand je lui aurai mis le grappin dessus, un de ces jours ; j'y ai presque réussi une ou deux fois mais il a de la chance. Et il se cache bien, l'ordure. De plus, je n'ai pas souvent de temps libre pour mes petites recherches personnelles.

Cela dit, c'est grâce à ce don que je suis devenu ce que je suis devenu et j'évite de me demander longtemps si c'est vraiment une grâce. Je suis très doué pour éluder les questions ; ça, c'est vraiment un cadeau du ciel.

Cette fois, on m'a demandé de retrouver un homme qui s'appelle Kalten. Je n'ai pratiquement rien sur lui, sinon la liste de ses atrocités. Membre éminent du secrétariat de la chancellerie du Reich, ingénieur proche de Bormann, aussi volatile que son patron également recherché sur toute la planète, un homme intéressant. D'après les documents que j'ai survolés, il est allé jusqu'à tester personnellement la rapidité d'action de différents gaz avant de recommander chaudement le zyklon B. Il a plus de victimes sur la conscience que moi ; c'est impressionnant quand on songe au temps dont nous avons disposé l'un par rapport à l'autre.

Prudent, il a brûlé toutes les archives le concernant, jusqu'au registre paroissial de sa ville de naissance. Je traque une ombre masquée d'obscurité, un fantôme plat et sans couleur, c'est très inefficace. Ça m'agace tout particulièrement, bien qu'en début d'affaire ce soit toujours le cas. Mes rêves tanguent et m'entraînent, il y a comme un roulis. Ce salopard est sur un bateau à l'instant même ; le soleil ne s'est pas encore levé pour lui, il est donc quelque part à l'ouest. Nos yeux contemplent de concert un ciel plus noir, plus velouté que le ciel romain, et

accrochent au passage la silhouette pâissante de la Croix du Sud. Ce que confirme l'adresse que j'ai glanée, c'est au Brésil.

Voilà qui ne m'arrange pas, j'adore voyager, mais je déteste quitter l'Europe. J'aime bien mon confort et mes déplacements sont toujours un enfer. Il y a tant à prévoir. Les développements récents de l'aviation civile me laissent entrevoir des lendemains radieux, mais ce n'est pas encore ça. La voie maritime est encore ma meilleure solution pour l'instant.

D'autre part, je n'aime pas être obligé de remettre ma survie entre trop de mains à la fois, même si les Suisses sont de zélés et fort agréables serviteurs.

À la nuit tombée, je rassemble mes petites affaires après un coup de fil à mon « agence de voyages ». Le secrétaire de garde se montre revêche, comme il se doit lorsque quelqu'un prétend qu'on exécute des heures de bureau supplémentaires, mais il m'organise ça en deux temps, trois mouvements, tandis qu'il m'informe, avec une satisfaction perverse non dissimulée, que je suis convoqué par le cardinal Camerlingue.

Merde. La dernière fois que j'ai dû me présenter devant lui, cet ensoutané en a profité pour me coller quinze jours au trou sous prétexte de jeûne et de purification, ce qui retarda d'autant la mission en cours à l'époque et surtout la signature d'un chèque dont j'avais grand besoin. J'ai toujours soupçonné que cette histoire de sainte prophylaxie avait été liée à la date butoir de la tombée des intérêts mensuels sur ses comptes. Le Camerlingue tient haut et fort les câbles d'amarrage de la bourse vaticane, il m'en veut toujours d'être obligé de les délier pour moi.

Je déboule dans son bureau en affichant un air que j'espère neutre, mais je n'y crois guère. Quand j'étais jeune, humain

et que mes parents m'avaient collé dans un couvent espérant calmer mes mauvais penchants, j'avais beau arborer la même expression vide que mes camarades enfants de chœur, je me faisais repérer dans la seconde par les curetons haut placés en visite. Ils en profitaient soit pour me fourrer dans leur lit, soit pour m'infliger pénitence sur pénitence. Ceci n'excluant pas cela, d'ailleurs.

— Vous voilà, enfin, qu'est-ce qui vous a retardé ? tonne-t-on du fond de la pièce baroque où trône l'Éminence Trésorière en grande aube de cérémonie malgré l'heure indue, entièrement rebrodée de feuilles de chêne soyeuses semées de jolis glands d'argent.

En matière de coquetterie, les hommes d'Église accusent des siècles d'avance sur les Parisiennes.

Et comme souvent au Vatican, l'endroit est si chamarré, si tendu de brocards, de satins tissés d'or, si envahi de statuettes, bibelots et breloques que j'ai du mal à distinguer le mobilier de l'occupant. D'autant plus qu'il a installé sa table de travail en dessous d'un lustre de Venise monstrueux, mi-végétal, mi-animal, tout en branches tentaculaires, où sautillent oiseaux et singes gavés de fruits improbables et soufflés dans une pâte de verre éclatante. Le Camerlingue semble avoir été littéralement *pondu* par son luminaire. Les pampilles les plus basses étant chatouillées par la pointe de la mitre, l'effet en est encore accentué.

Je respire profondément pour retenir la réponse un peu sèche qui me monte aux lèvres.

— Il me faut du temps pour enfiler mon scaphandre, Votre Éminence.

Il avise la combinaison que je porte et qui me protège censément du sacré environnant. La cagoule de caoutchouc, notamment, me donne un petit côté plongeur sous-marin assez croquignolet qui, d'après mes incursions récentes dans l'Enfer dont je causais plus haut, ne déplairait pas à la délicate romancière érotique Catherine Robbe-Grillet. J'exècre tout ce qu'a écrit son mari, mais contribuer à l'aisance financière de cette dame demeure selon moi la seule justification présentable à l'existence du Nouveau Roman. Je dois reconnaître que la prose luxurieuse de ces grands intellectuels éthérés compense largement la sècheresse de leur plume habituelle. Sans parler de *leur prose* luxurieux, lui aussi, évidemment.

Je ne sais pas ce qui me pousse à rajouter :

— Et puis je suis en deuil.

Il s'apprête à me présenter mécaniquement ses condoléances, puis sursaute et demande comme à regret :

— De qui ?

— Boris Karloff. Il est mort hier, je ne m'en remettrai jamais.

Ce n'est pas vraiment de la provocation. Je révérais cet acteur. Son œuvre souvent involontairement comique m'a grandement aidé à traverser ce siècle de merde. Tandis que je me noie rêveusement dans mes souvenirs de cinéma et de lecture, le Camerlingue me lance un regard noir qui se perd dans les soutaches dorées de son galurin et les brumes de ma songerie. Sa main gauche à plat défend le chéquier posé devant lui. C'est clair, il ne le lâchera pas de sitôt.

— Navarre, inutile de vous conseiller la plus extrême prudence.

C'est inutile mais il le fait quand même, j'adore la rhétorique. Quant à la prudence, il faut entendre : déboursier le moins possible. Perdu pour perdu, je tente l'humour :

— Je ne vous coûte pas cher en restaurants, et je n'ai pas changé de manteau depuis 1941.

Je mens à demi. Depuis que je me suis arrêté sur ce modèle Greatcoat de la RAF pendant le Blitz, j'ai été bien obligé de le remplacer une fois tous les sept ou huit ans environ. Ils sont solides pourtant, mais ma non-existence est agitée. J'en suis à mon troisième, si je compte bien.

Ça n'a pas pour effet de desserrer la pression sur le carnet.

— Je parle des « effets secondaires », grince-t-il.

Évidemment, dans mon métier, il n'est pas rare de semer les décombres sur son passage. Ensuite, si l'on tient à la discrétion, il vaut mieux indemniser rapidement les victimes innocentes et les dommages collatéraux.

Il se résigne toutefois et ouvre le chéquier avec une lenteur pleine de souffrance contenue.

— C'est un billet à ordre sur notre banque de Rio. Attention, il n'est pas à votre nom, mais à celui de notre contact sur place.

— Le père Ignacio de La Paz ?

Il me regarde, les yeux ronds. Je regrette ma question, il a interrompu son geste qui consistait à détacher le papier dent après dent de sa liasse. On n'en était même pas à la moitié.

— Vous délirez ! Le père Ignacio est un bon élément mais il manque de mesure en matière de générosité chrétienne.

C'est-à-dire qu'il pousserait les débours échevelés jusqu'à secourir ses ouailles, je suppose. J'ai déjà rencontré le gars.

Effectivement, ce serait son genre de se rendre coupable de ce type d'absurdité.

C'est amusant, quelles que soient les organisations politiques ou non, sociales ou religieuses, on rencontre toujours deux sortes d'intendants : ceux qui feront tout pour que vous obteniez ce dont vous avez besoin, y compris trafiquer ici ou là, et ceux pour lesquels un bon exercice comptable contient le moins de lignes possibles dans la colonne débit. Ces derniers représentant le gros du troupeau. Enfin, la Sainte Église Catholique et Romaine n'est pas devenue aussi immensément riche en pratiquant trop assidûment la charité, je présume.

La main chenue exécute l'extraction du chèque avec la précision tremblante du chirurgien pratiquant une opération à cœur ouvert sans anesthésie. Il ne me le tend pas encore.

— Et vous me rapporterez toutes les factures, n'est-ce pas ? exige-t-il en se résignant à esquisser un geste dans ma direction.

— Vous savez bien que je ne peux pas vous le promettre, Votre Éminence, dans mon métier...

Je n'achève pas, mais en gros j'insinue que lorsqu'on se trisse à toute berzingue d'un immeuble en flammes poursuivi par une horde de démons ou une patrouille d'agents municipaux, les registres représentent rarement une priorité.

Il soupire, le chèque amorce une translation verticale graduelle vers mon côté du bureau. Je réfléchis. Ce n'est pas encore assez net pour que je puisse le lui arracher sans impolitesse avérée.

— Vous passerez à l'armurerie avant de partir. Je ne tolérerai aucune emplette de ce type sur place, c'est bien compris ?

Je le regarde avec ahurissement et je me demande s'il le fait exprès. J'ai à peu près autant besoin d'une arme qu'un poisson d'une machine à coudre. Je *suis* l'arme, Saint Pépère, t'as pas encore compris ?

Il doit lire ma pensée à travers la cagoule parce qu'il pêche une feuille au format antique dans l'énorme dossier à mon nom qui prend la moitié de son bureau.

— Je lis ici qu'en 1850 environ... (il me jette un regard torve) vous avez acquis, pour le compte du Saint Siège (il en grogne de souffrance contenue), un Colt Paterson à La Nouvelle-Orléans. Vous n'auriez pas une idée de la date exacte ?

Je secoue la tête avec résignation. Ma mémoire est trop capricieuse et trop encombrée désormais pour retenir ce genre de détail à plus de cent dix ans de distance, si même ça m'intéressait assez pour que je tente le coup. Devant ma dénégation, il soupire, classe le document et termine :

— Vous passerez voir l'Armurier donc... Je ne vous retiens pas. Je reste planté devant lui.

— Quoi ? Que voulez-vous encore ?

Je ne lui rétorque pas que c'est lui qui m'a convoqué, je me contente d'un respectueux :

— Le chèque, Votre Éminence.

Il me le donne enfin, mais ça lui fait si mal en certains endroits dissimulés et rarement utilisés à bon escient de sa personne qu'il se dandine sur son fauteuil comme si le siège venait d'être percé d'un clou de la taille d'un clocher.

Je descends donc sans conviction à l'armurerie où m'attend le tenancier, un vieil homme en bleu de travail à col romain. L'Armurier sue cette effcience et ce mépris pour

les conventions sociales notamment vestimentaires qu'on rencontre souvent chez les collectionneurs passionnés. Il affiche une expression perplexe et morose. Nous nous sommes déjà croisés auparavant mais il n'ignore pas que je n'ai aucun besoin de ses services. Pour le principe, il m'inflige la visite de ses réserves. Avouons que si je n'avais pas été aussi pressé de partir, j'aurais certainement trouvé l'endroit fascinant.

Tout ce que l'être humain a inventé pour trucider ses semblables avec plus ou moins de cruauté est exposé là, étiqueté soigneusement, avec le manuel d'utilisation, parfois en araméen. À l'exception remarquable de ces bombes aussi étonnantes que détonantes larguées par les Américains sur la tête des Japonais, il y a vingt ans. Mais je ne doute pas de la persévérance de mon cicérone, il finira bien par s'en procurer quelques modèles de poche.

Cela étant, je déniché quelques artefacts antiques qui m'auraient été bien utiles jadis, à condition de découvrir un moyen pour les manipuler sans le toucher : flèches primitives dont les pointes d'os furent taillées dans les tibias de saints notoires, carreaux d'arbalètes d'argent et autres reliques perversement transformées en armes de poing. L'Armurier et moi soupîrions ensemble devant l'inanité de cette histoire. Tout à coup, son visage chenu s'illumine. Il fonce dans les entrailles d'un placard et me tend un petit nécessaire de cuir barré d'une croix rouge et gravé aux armes pontificales.

— Je suppose qu'il vous arrive de mettre vos compagnons humains éventuels dans... l'embarras, murmure-t-il.

J'ouvre la chose : une merveille d'artisanat de la taille d'un portefeuille d'homme un peu conséquent. Dans cet espace

réduit au minimum, on trouve de tout, classifié avec la même précision maniaque que l'arsenal alentour. Bandages, seringue antivenin, aiguilles stériles, antiseptiques, collyres divers dans leurs petits flacons de plastique à dose unique s'étendent, disposés au millimètre près. On n'y glisserait pas une feuille de papier à cigarette de plus. Je ne pose aucune question quant à la nécessité d'inclure une famille d'antibiotiques normalement réservée au traitement de la blennorragie dans une trousse de premier secours. Je suppose que mes collègues plus ordinaires peuvent se montrer imprudents de toutes sortes de façons.

— Le contenu a été béni par le Pape lui-même, croit utile de préciser mon interlocuteur.

— Ça doit potentialiser l'effet des antibiotiques, dis-je avec componction.

Il ne relève pas et j'empoche la trousse pour ne pas lui faire de peine. Elle est si finement agencée dans sa courbure que je ne la sens plus une fois calée sur ma fesse. L'Armurier et moi, nous nous séparons sans plus de cérémonie.

Mon bagage est prêt, réduit au minimum : un pantalon de lin noir souple et une chemise de soie gris anthracite, très finement rayée de lignes écarlates à peine visibles. Je n'ai pas vraiment besoin de vêtements de rechange : au contraire des humains, ne suant pas, je me salis très peu.

Une heure après, je m'installe dans le train pour Civitavecchia et j'embarque sur le yacht épiscopal juste avant le matin.

Le bosco, un grand type sec comme une trique et tout aussi avenant, me montre mes quartiers de mauvaise grâce. Je bénéficie d'une cale rendue habitable par la présence d'un matelas, une carafe d'eau et une demi-tonne de livres et revues

illustrées. On lit beaucoup en mer, car lorsqu'on ne se bat pas désespérément pour maintenir la barque à flot, on s'y fait tout aussi désespérément suer.

Je bazarde la Bible ainsi qu'une vie des saints par le hublot dès que mon hôte mal embouché a tourné les talons. Outre que je ne tiens pas à prendre le risque que cette littérature consacrée me tombe dessus lors d'une tempête éventuelle et me creuse des trous dans la carcasse, j'avoue que mon cerveau, lui aussi, est allergique aux saintes élucubrations. Et depuis fort longtemps. Mon adolescence dans un couvent de dominicains m'a soigné pour l'éternité en matière de guimauve.

Je laisse de côté les revues porno agrémentées de photographies très évocatrices dont je n'ai que modérément l'usage. En général, je préfère consulter ces ouvrages en bonne compagnie. Le porno tout seul, c'est comme l'alcoolisme solitaire, je considère que cela présente un petit côté pathétique qui se marie mal avec ma conception festive de la chair.

Je soupire, je raffe la tétrachiée de *comics* américains dépareillés, déchirés et datant des trois années précédentes pour me jeter sur le galetas en compagnie de l'Incroyable Homme Araignée et d'un certain Batman. Je ne connaissais pas. Lorsque je tombe sur les X-Men, et surtout Magneto je suis cuit, rôti et fan ultime.

Il n'y a qu'un peu plus d'une dizaine de jours de voyage mais cela semble durer une éternité. Dans la journée, mes rêves s'estompent, la mer se cache sous l'océan, les vagues se voilent de lames et une terre lointaine embrume l'horizon sous les rayons ardents d'un soleil presque rouge. Je dois grincer des dents dans mon sommeil, je n'aime pas rêver du jour. Ça

ne m'arrive pas souvent, sauf quand je suis en chasse, mais à chaque fois, j'en prends pour une bonne semaine de pensées morbides qui frôlent quelquefois les rivages hasardeux de l'introspection. Les nuits solitaires sur le pont du yacht n'arrangent rien : les quarts sont tenus par des membres d'équipage sinistres dont la conscience aiguë de servir de pieux motifs les a poussés à renoncer même aux jeux de cartes, sinon aux magazines « charnels ». Je me sens loin de ces douces nuits romaines que j'aime tant. Je parviens à échanger trois répliques à propos du temps avec l'officier météo mais c'est à peu près tout. Mes nouveaux amis *comics* sauvent la vie de l'équipage, un véritable exploit de super-héros.

Le 12 février, le yacht me lâche dans une anse discrète non loin de la petite ville de Conceição da Barra dans l'État de l'Espirito Santo à l'embouchure du São Mateus. Toujours aussi aimables, les marins ne prennent pas le temps de me lancer un canot, je plonge dans l'eau tiède dont la température proche de celle du sang me réconcilie avec ma non-existence. Je tiens haut et sec mon havresac dans lequel j'ai fourré l'intégralité des bandes dessinées de la cale en manière de rétribution.

C'est une plage de carte postale avec toutes les options nécessaires, sable blanc et eau limpide, si l'on fait abstraction des contours grotesques des baraques de tôle plantées un peu partout, ainsi que de la silhouette maigre du jésuite qui m'attend, les pieds nus dans l'eau. Le bas de la soutane trempe aussi, ça ne lui fera pas de mal, elle n'est pas très nette. Je connais le père Ignacio de La Paz, on s'est rencontrés souvent à Rome. Je crois qu'il m'aime bien, il a un faible pour les damnés de la terre de tous genres. En haut lieu, ça ne lui donne pas bonne

presse comme je l'ai encore vu précédemment. Chaque fois qu'il s'est rendu à Saint-Jean-de-Latran, c'était pour se faire taper sur les doigts. Il grogne :

— Bonjour, Navarre.

Le père Ignacio est le seul à m'appeler ainsi, par mon vrai nom. Pour le reste du monde, je réponds au code « Raphaël », un archange (et mon deuxième prénom, mais c'est par hasard), celui qui doit annoncer le jugement dernier, ai-je lu quelque part. Ça me va assez bien, lorsque je traque quelqu'un il est tout à fait question de jugement ultime. Les mecs du Vatican aiment bien jouer avec les symboles. J'ai ouï dire qu'il y a un « Gabriel » et un « Haniel » planqués quelque part. J'ignore ce qu'ils font tous les deux. En ce qui concerne le dernier, ce doit être intéressant, vu les spécialités reconnues de *cet* archange-là.

À la réflexion, c'est peut-être pour lui que le traitement vénérien a été rajouté à la trousse réglementaire qui brinqueballe dans mon havresac en compagnie de Batman.

Ignacio penche vers moi sa tête de traître de série B en totale contradiction avec son air de sérénité absolue. Cet homme est un des rares que j'ai pu rencontrer à savoir exactement où il est et pour quelle raison. Je l'envie un peu. C'est sans doute pour cela, qu'un jour de cuite il y a dix ans, je me suis laissé aller auprès de lui à des confidences qui s'approchaient vertigineusement de la confession. Le plus étonnant est que cette nuit-là, ce vieux fou a presque réussi à ce que j'aille me coucher sans avoir envie de me vomir.

— Bonsoir, mon père, comment allez-vous ?

— Je suis content que tu sois là. Le Brésil n'a pas besoin de cette épidémie de peste brune, en plus du reste. Pour une

fois, les consignes vaticanes ne vont pas rester lettre morte ici, ricane-t-il.

Parce que c'est également un de ces doux dingues qui croient en la justice. Pourtant la menace instillée dans ce fameux passage des Béatitudes, celle où le Christ prévient ceux qui ont faim et soif de justice qu'ils vont être rassasiés, me paraît évidente – je lis : « Vous allez en prendre plein la gueule ! ». Mais, apparemment je suis le seul dans ce cas.

Ignacio me convie dans une mesure non loin de là.

— Mon presbytère actuel se trouve à São Mateus. Je ne peux t'y recevoir discrètement mais je t'ai pris une chambre d'hôtel, nous nous y rendrons la nuit prochaine, m'annonce-t-il.

Pendant que mes habits sèchent sous l'œil noir d'une jeune fille muette au visage marqué de cicatrices d'acné, nous papotons en sirotant des caipirinhas dans de grands verres glacés. L'alcool n'a pas exactement le même effet chez moi que chez les mortels – par exemple, j'ignore la gueule de bois – mais le goût et surtout l'effet euphorisant sont similaires, grâce en soient rendues à Satan qui a pris pitié de ma longue misère.

Je lui confie le chèque du Camerlingue, à charge pour Ignacio de le présenter à l'évêque le plus proche. C'est-à-dire celui de Vitória, capitale de l'État, sise à deux cents kilomètres de là. Je surprends une ombre de grimace sur le visage serein de mon vieil ami.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Vous n'aimez plus les *cantinas* de la métropole, mon père ?

Il secoue la tête, dubitatif.

— Le nouveau maître du diocèse est jeune, très convaincu et peu... ouvert... commence-t-il. Il a du mal à reconnaître mon... dévouement.

Cela signifie que le jeune boss ne doit pas être très proche des théologiens de la Libération, comme on les appelle. Cette mouvance de l'Église, convaincue que les Indiens sont de sales types comme les autres qu'il faudrait traiter avec les mêmes égards, rencontre un accueil ambigu à Rome et mon curé de combat en est un des plus beaux fleurons.

— J'aurais préféré ne pas... me rappeler à son bon souvenir, ajoute précautionneusement Ignacio. Il en profite systématiquement pour me déléguer... un conseiller spirituel, pendant un moment.

Entendre un espion qui vérifie que mon vieil ami ne se montre pas trop indulgent avec, dans l'ordre, les indigènes, les filles perdues, les hommes efféminés et les divorcés.

Sans parler des créatures surnaturelles aussi amORAles que déboussolées.

Ignacio soupire et reprend, changeant de sujet :

— Ton adresse est encore valide. La femme que tu cherches habite dans ma paroisse depuis son arrivée à la fin de la guerre. Je la connais bien, ça m'étonne qu'elle ait un rapport avec ces ordures.

Il a pourtant dit lui-même « à la fin de la guerre ». Ça devrait faire résonner une cloche d'alarme quelque part sous son crâne tondu, mais non. Ça doit lui causer le même effet que mes canines rétractiles, tant qu'on ne lui donne pas de raison infrangible de douter de la bonté intrinsèque de la personne en face de lui, Ignacio accorde d'office le bénéfice du doute.

Chez lui, l'accusé n'est même pas *présumé* innocent, il l'est d'entrée jusqu'à plus ample informé. Parfois, je me demande comment il a réussi à vivre aussi vieux.

— Elle en avait épousé une, d'ordure. Ma cible, commenté-je calmement.

La jeune fille grêlée rapporte mon pantalon noir et ma chemise blanche à ce point de la conversation.

— Je les ai seulement rincés, Padre, souffle-t-elle en mots hachés à Ignacio.

Mes fringues ont l'air de sortir de chez le blanchisseur.

— Merci, rétorque-t-il avec une douceur étrange.

Elle hausse les épaules, jette un regard excessivement sévère à la bouteille de cachaça vide puis elle me tend la trousse de secours que j'avais oubliée dans mon falzar et qui du coup a plongé en même temps que moi. J'y jette un œil coupable mais si le cuir porte encore de minuscules traces de sel, l'intérieur est totalement sec. Même la fermeture éclair de ce truc est un chef-d'œuvre, pas une goutte n'a traversé.

— Si vous cirez bien, le sel devrait partir, *señor*, dit-elle encore avec réprobation.

Puis, tandis que je rempoche mon bien, elle disparaît à nouveau dans les entrailles de la maison en tirant une gueule de vingt mètres de long. Ce qui n'aide en rien pour la rendre plus jolie.

— Longue histoire, murmure Ignacio à mon adresse tandis que j'observe intrigué la porte se refermer derrière elle.

— C'est votre genre, non ? (Il me regarde sans comprendre et j'explique :) Les histoires *très* longues, mon père ?

Il rit.

— Le fait est ! Viens ! Je vais te présenter Joao, ton chauffeur.

Mon chauffeur comme dit le bon père est un indien d'ombre et d'ambre au visage aussi marqué que la jeune fille de la maison mais plus âgé qu'elle. Il lui ressemble un peu même si l'ascendance autochtone est plus marquée chez lui. Je lance un regard interrogateur à Ignacio.

— Son oncle, articule-t-il en silence.

Le soleil ourle l'horizon de l'océan, il est temps de me retirer. On m'offre l'asile d'une petite pièce sans fenêtre sans doute habituellement consacrée à la conservation des légumes, un endroit étonnamment frais. J'y passe la journée dans une somnolence presque béate, l'effet conjugué des caipirinhas et d'Ignacio. Ce type a une présence apaisante.

Au soir, Joao me charge dans la voiture louée par Ignacio. Bien que vieille d'un peu plus d'un lustre, la Simca Aronde 1960 serait assez élégante si un dément n'avait décidé de peindre la carrosserie dans un rose tyrien agressif et semé d'étoiles vertes. Ignacio me jette un regard d'excuse.

— C'est tout ce que j'ai trouvé dans notre gamme de prix avec des vitres assez fumées pour toi. Mais rassure-toi, personne n'y fera attention ici et les freins sont bons.

J'acquiesce, dans ce pays bien plus qu'ailleurs sur la Terre, les freins sont vitaux.

Nous parvenons en ville juste avant le lever du jour. J'ai à peine le temps de m'engouffrer dans ma chambre d'hôtel et de tirer les rideaux. Le soleil tropical est encore plus meurtrier que son pâle cousin européen. J'ai senti ma peau grésiller rien qu'en passant la main sur le tissu trop fin de la tenture. Cela fait longtemps que le soleil n'est plus un ennemi mortel pour

moi, je survis sans problème majeur à une exposition directe. Si l'on entend par problème non majeur des brûlures au quatrième degré excessivement douloureuses. On comprendra donc que je préfère éviter quand je peux me le permettre.

Je m'endors, la tête noyée de songes flous où virevoltent de longues silhouettes engoncées dans des robes luisantes tandis qu'un cheval de nuit et de fumée monté par un nuage d'éclairs bleus traverse mon cauchemar au galop ; d'énormes oiseaux de paradis aux couleurs imprécises s'envolent autour d'eux en caquetant. Ce doit être un vrai rêve, pour une fois. Ça arrive. Au réveil, j'ai une épouvantable migraine et surtout j'ai Soif, l'humidité omniprésente ne me vaut rien.

Dire qu'il va falloir attendre mon retour en Italie pour m'alimenter...

Je suis d'une humeur de chien, même Hulk ne me console pas : la chaleur est accablante. Pour un animal à sang froid dans mon genre, ça peut être la meilleure comme la pire des choses. Cette fois, c'est la pire, je prends douche sur douche pour évacuer l'excédent thermique. La seule chose qui me réjouisse un peu c'est qu'ici les journées sont relativement courtes, je vais gagner du temps. Ignacio et Joao viennent me chercher dès la nuit tombée.

Le bon père me pilote jusqu'à chez la dame, il demeure en retrait dans mon dos, tandis que je toque à la porte de chêne bardée de clous noirs. La femme de Kalten est très connue dans la région, elle se consacre aux bonnes œuvres et à l'alphabétisation des Indiens. Ignacio n'en a pas tant que ça comme elles sous le coude et il se fiche bien qu'elle soit protestante, un autre signe d'œcuménisme sauvage qui ne doit pas le servir

chez son évêque. Il tient à sa paroissienne et se dit sûrement que c'est aussi bien de me surveiller. Il a tort, je ne veux pas de mal à cette femme, mais je n'ai pas envie de discuter.

— Je ne sais pas où se trouve mon mari... m'annonce madame Kalten en allemand après nous avoir collé pratiquement de force une tasse de maté brûlante dans les doigts.

Elle lance une œillade réprobatrice à Ignacio. OK, mon allure teuton me joue des tours encore une fois ; elle me prend pour un nazi égaré, sans doute. Je la remercie poliment en portugais. Elle se rassérène aussitôt.

C'est encore une belle femme, mais sa bouche est amère, une espèce de voile gris flotte sur son visage. Même ses cheveux pourtant toujours bien auburn arborent un genre de ternissure, très particulier si l'on y regarde de près. Elle est lasse, très lasse. Sa voix est lente, traînante. Et son expression est limpide : elle n'a pas la moindre envie d'accorder ne serait-ce qu'une pensée à son époux. Elle frissonne, reprenant en portugais.

— Mon mari était... (elle se redresse) est... un homme très secret, très méfiant... Il m'a installée ici à notre arrivée, s'est assuré que je ne manquerais de rien et a disparu purement et simplement...

Elle contemple le bout de ses doigts sans me regarder en face. Je ne peux m'empêcher de lui demander :

— Pourquoi l'avoir suivi ? Vous auriez pu rester en Allemagne.

Elle hausse les épaules avec effort.

— Je ne sais pas... les Russes arrivaient... ça m'a paru plus prudent... J'étais quand même sa femme...

En effet. Et pas que les Russes. Les troupes alliées, comme toutes les armées du monde depuis la nuit des temps, ne se sont pas conduites avec autant de chevalerie qu'elles l'auraient dû. On a tendance à oublier ces détails à l'instant du triomphe, ou à les enterrer très profonds avec les victimes. Et la modernité n'a pas changé grand-chose à cette vieille stratégie qui consiste à attaquer l'ennemi jusque dans le vagin de ses femmes. Ou même en commençant par là.

Très récemment en Algérie, par exemple, l'armée française s'est abondamment illustrée dans le genre mais je parie qu'il faudra bien cinquante ans avant que la puanteur de ces charniers-là ne refasse surface. Sans parler des horreurs commises en Italie par les soldats du maréchal Juin avec sa bénédiction après la victoire de Monte Cassino. Celles-ci ne surgiront jamais je pense, vu qu'elles ont été commises à l'encontre d'un partenaire de la future Europe.

Ainsi les femmes allemandes ont payé les premières les « dettes de guerre » et à tout le monde. Ce n'est pas écrit en gras dans les manuels d'histoire qui ont tendance à charger les Soviétiques des péchés commis dans le pays à l'époque et ces derniers n'ont rien dit pour s'en défendre. Mais je m'en souviens : je vagabondais du côté de la porte de Brandebourg à ce moment-là.

La femme se redresse à nouveau, lisse un peu sa jupe de tweed. Du tweed ! Par quarante à l'ombre !

— Je regrette réellement de ne pouvoir vous aider...

J'insiste :

— Vous n'avez pas une photo, ou quelque chose de ce genre ? Nous ne savons même pas à quoi il ressemble.

Elle lève les yeux avec embarras.

— Je n'ai jamais eu de photo de mon époux, il détestait ça... (Elle marque une pause, rougit inexplicablement puis reprend.) Il y a peut-être quelqu'un...

Elle se lève brutalement et nous plante là pour passer dans la pièce à côté où nous l'entendons fouiller dans des tiroirs. Elle revient peu après, un bristol dans les mains. Je m'en saisis. Elle y a griffonné un nom et une adresse à Rio. Ses pommettes sont toujours aussi brûlantes tandis qu'elle me tend le petit bout de papier, nous donnant congé en même temps.

Ignacio me prend le bristol des mains, lit et fronce le sourcil :

— Rio ? Je ne vais pas pouvoir t'accompagner là-bas. En plus, c'est vraiment le pire moment...

Je le regarde sans comprendre.

— Pourquoi ? Il fait encore plus chaud là-bas ?

Il me rend mon regard avec commisération.

— C'est carnaval, mon ami. La ville va être en ébullition. Rio, c'est déjà l'enfer en temps normal, mais là ! Tu devrais attendre quelques semaines, les « Patrons » ne sont pas à ça près.

Je hausse les épaules.

— Je n'ai pas plus envie que ça de m'attarder dans ce pays, mon père. Laissez-moi seulement la voiture et le chauffeur...

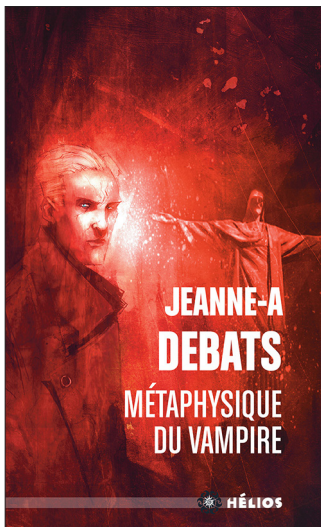
L'enfer et moi avons quelques affinités.

(Fin de l'extrait)

“C’est mon travail de traquer les monstres. J’en ai connu beaucoup, brièvement. Ils étaient tous humains à la base.»

Navarre, alias Raphaël, est un vampire vieux de plusieurs siècles, terriblement beau, joyeusement bisexuel et surtout un assassin redoutable à la solde du Vatican. Pour sa nouvelle mission, il est envoyé au Brésil sur les traces d’un ancien nazi. Mais, entre les divinités locales et la chaleur du Carnaval, la chasse ne s’annonce pas de tout repos... d’autant qu’il se retrouve accompagné d’un prêtre, au dogme laxiste, et d’une autre créature de la nuit, Dana, particulièrement attirante.

Rythmé, drôle, étonnant, osé... Dans la lignée de L’Héritière, Jeanne-A Debats, avec *Métaphysique du vampire*, réinvente le roman vampirique pour mieux nous faire s’interroger sur la notion d’humanité.



Jouant avec les codes de la science fiction et du fantastique, Jeanne-A Debats est désormais une voix importante des littératures de l’imaginaire en France. Son œuvre interpelle, distrait et fait réfléchir, avec toujours des personnages hauts en couleur, de *La Vieille Anglaise et le continent* à *Plaguers* en passant pour les plus jeunes par *La Ballade de Trash*. Cette édition contient en prime les nouvelles « Lance », « La Fontaine aux serpents » et « Ovogenèse du vampire ». Postface de Jean Marigny.

À RETROUVER SUR NOTRE SITE :

En papier : 9 €
(clic)

En numérique : 3.99 €
(clic)

EN LIBRAIRIE :

harmonia mundi
livre

ISBN : 978-2-917689-91-2